

ÉLISABETH
DE FEYDEAU

Elisa

Schiaparelli

L'EXTRAVAGANTE



Flammarion

Comment a-t-on pu si longtemps oublier l'œuvre d'Elsa Schiaparelli ? Elle qui, tour à tour, a inventé la couture spectacle, la démesure, qui a reformulé les normes de l'élégance, celles de la beauté...

Issue de l'aristocratie, descendante des Médicis, la « jolie laide », comme l'histoire s'en souviendra, a grandi dans un palais romain auprès d'une mère mal aimante. Originale sans nul doute, la petite fille qui se faisait pousser des fleurs dans les oreilles se trouvera à son aise dans le milieu des artistes qu'elle fréquente plus tard, à New York d'abord, puis à Paris. C'est une autre famille en effet, celle de l'avant-garde artistique, qui l'encourage à exprimer sa créativité à la pointe de la modernité. Car, en 1935, le chic excentrique est à la mode et les collaborateurs d'Elsa Schiaparelli se nomment Dalí, Elsa Triolet, Giacometti, Cocteau...

Inspirée par le surréalisme ou la photographie, la créatrice s'entoure des meilleurs pour affirmer sa vision du monde : « C'est à partir des petits faits, des événements politiques qu'on crée la mode, pas en raccourcissant ou en allongeant les jupes », aimait-elle à professer. Par-delà l'allusion à son éternelle rivale Coco Chanel, ce manifeste lui apportera le succès dans une aventure absolue à laquelle elle mettra elle-même un terme en 1954.

Elisabeth de Feydeau est historienne, spécialiste du parfum et du luxe. Elle intervient régulièrement dans les émissions Sous les jupons de l'histoire ou Secrets d'histoire. Elle a publié de nombreux ouvrages dont Le roman des Guerlain et le Dictionnaire amoureux des parfums.

Flammarion



Elsa
Schiaparelli

DE LA MÊME AUTEURE

France, Terre de luxe, Éditions de la Martinière, 2000
(en collaboration).

L'un des sens, le parfum au XX^e siècle, Milan, 2001 (en collaboration).

Jean-Louis Fargeon, parfumeur de Marie-Antoinette, Perrin, 2005 ; Pocket, 2021.

Diptyque, Perrin, 2007.

Les Parfums : dictionnaire, anthologie, histoire, Robert Laffont, collection « Bouquins », 2011.

L'Herbier de Marie-Antoinette, Flammarion, 2012.

Les 101 Mots du parfum, Archibooks, 2014.

Dior : la Collection Privée, Assouline, 2016.

Le Roman des Guerlain : parfumeurs de Paris, Flammarion, 2017.

L'eau de rose de Marie-Antoinette et autres parfums voluptueux de l'Histoire, Prisma, 2017.

La Grande Histoire du parfum, Larousse, 2019.

Dictionnaire amoureux du parfum, Plon, 2021.

ÉLISABETH
DE FEYDEAU

Elsa
Schiaparelli

L'EXTRAVAGANTE

Flammarion

Flammarion, 2022
ISBN : 978-2-0802-4973-9

*À mes filles, Aliénor et Cordélia.
À toutes les femmes qui transcendent,
comme Elsa, leur « lutte » en succès.*

*« Je ne connais Schiap que par ouïe-dire.
Je ne l'ai vue que dans un miroir.
Pour moi, elle représente quelque chose
comme la cinquième dimension. »
Elsa Schiaparelli*

INTRODUCTION

« LA CRÉATION DE ROBES N'EST PAS POUR MOI
UNE PROFESSION MAIS UN ART »

Il était une fois à Rome une petite fille prénommée Elsa et qui vivait dans un beau palais parfumé aux effluves de mandariniers, entourée de ses parents et de sa sœur aînée. De bonnes fées – Art, Sciences et Culture – s'étaient penchées sur son berceau, la comblant de tous leurs bienfaits. Hélas, une mauvaise fée Carabosse se tenait en embuscade qui allait projeter une ombre sur tous ces talents. Une ombre qui fut une faille, un véritable point faible qu'Elsa nommera plus tard, dans ses Mémoires, sa « lutte ».

Ainsi pourrait commencer l'histoire d'Elsa Schiaparelli. Une sorte de conte de fées en demi-teinte, s'il faut en croire le récit de l'intéressée elle-même. Car toute la vie de l'illustre couturière des années 1930, si elle se place d'emblée sous le signe de l'anticonformisme, de l'inventivité, de l'audace, pour ne pas dire

de la folie douce, s'enracine également dans cette lutte intime et sans merci, ce qui lui fera écrire dans ses Mémoires : « Elle sait accepter les peines et les tristesses de la vie, mais elle ne sait pas s'accommoder du bonheur¹. » Ses mémoires sont écrites sous une forme distanciée, alternant entre le je et la troisième personne, qu'elle nomme Schiap. Point de schizophrénie en elle dans cette forme narrative, mais juste une manière de prendre du recul sur sa vie, de passer de l'autre côté du miroir sans indulgence pour elle-même mais avec compassion.

Elsa Schiaparelli est née et a grandi dans l'Italie de la fin du XIX^e siècle, au milieu des fastes du palais Corsini, qui avait vu passer Érasme, Michel-Ange ou encore la reine Christine de Suède et qui continuait de voir défiler entre ses murs la fine fleur de la société romaine, composée de familles d'artistes et d'intellectuels à l'image des Schiaparelli. Ses premières années, à l'évidence, ont été celles d'une petite fille privilégiée, mais plus privilégiée qu'heureuse.

Car la « lutte » à laquelle Elsa fait référence se livre en pleine lumière. Dans le regard que pose sa mère sur elle, Elsa se sent laide. Ses remarques cinglantes la blessent, l'écorchent, lui crèvent le cœur. En la comparant à sa sœur, Bice, dotée d'une beauté grecque, en lui faisant observer que ses lèvres ne sont pas assez ourlées et son nez trop long, sa bouche trop large, ses cheveux châtain foncé trop fins, elle la dévalorise sans cesse. Elsa a beau avoir de grands yeux

INTRODUCTION

noirs légèrement cernés et qui se voilent de tristesse sous les sarcasmes, le front haut, le regard expressif, un petit visage aigu, un air sage et discret qui peuvent séduire, elle ne correspond pas au type de beauté classique incarnée par sa sœur, rayonnante, solaire. Elle n'est pas vouée à devenir une femme fatale à l'italienne. Elle a tout, au contraire, du « passe-murailles ». Elsa en a conscience et trouve aussi sa sœur tellement plus jolie qu'elle, au point que cette beauté la rend, selon elle, timide. Pourtant, Elsa Schiaparelli n'a rien de vraiment banal. C'est déjà, à l'intérieur, un volcan en attente d'éruption. Si l'on regarde un portrait d'elle enfant, on la voit très droite, le visage calme, les lèvres serrées, le menton volontaire et l'air résolu qui préfigurent la femme forte et indépendante qu'elle deviendra un jour.

J'imagine la petite fille du palais Corsini souffrant de cette blessure narcissique. Son plus grand désir est de devenir belle, de se distinguer, de devenir enfin éblouissante dans les yeux de sa mère. Un jour lui vient ainsi l'idée de se couvrir le visage de fleurs, comme si elles avaient poussé sur elle, jaillissant d'un jardin paradisiaque : volubilis, capucines, pâquerettes, en plein épanouissement ! Pour réaliser ce prodige, elle s'est fait donner des graines par le jardinier. Elle les a plantées dans sa gorge, dans ses oreilles, dans sa bouche.

Bien sûr, rien n'a poussé de ce jardin imaginaire. Elsa s'est simplement retrouvée à suffoquer, au bord de l'évanouissement. Affolée, sa mère a alors fait

venir en urgence le médecin de famille qui, s'improvisant paysagiste, a débarrassé la petite fille de ses graines magiques et l'a dissuadée de recommencer. Dans son autobiographie, intitulée *Shocking Life*, Elsa rapportera l'aventure en concluant : « Mais, pour Schiap, la seule déception fut que les fleurs ne poussaient pas sur elle et ne la rendaient pas éblouissante². »

Rêves et illusions se sont envolés. Elsa continua d'être mystique mais arrêta de croire aux miracles. L'épisode aurait pu finir plus mal. Le médecin avait oublié dans le nez de la petite fille un morceau de coton qui, devenu aussi dur qu'une pierre, aurait pu lui causer des dommages plus graves. Mais l'anecdote marque néanmoins un tournant dans la vie d'Elsa. Puisqu'elle ne changera pas ce physique qu'elle trouve ingrat, elle brillera par son talent, sa singularité et même ses extravagances. Sa recherche, par des voies originales, de la beauté, de l'élégance, va devenir sa « quête du Graal ». Dès lors se révèle le caractère rebelle, ou du moins excentrique, de l'incroyable créatrice qui sommeille en elle et qui transparaîtra dans ses souvenirs d'enfance. Au-delà de toutes les blessures, de toutes les frustrations qui sont les siennes et qui l'accompagneront jusqu'à son émancipation, ce visage couvert de fleurs dont elle a rêvé est un manifeste surréaliste à lui seul. À moins qu'il ne soit également inspiré des peintures de la Renaissance italienne et des trompe-l'œil qui ornent les murs du palais Corsini.

INTRODUCTION

Comment ne pas imaginer, en effet, que ses dons artistiques, son sens de l'observation et son imagination n'aient pas été stimulés par l'atmosphère artistique et intellectuelle familiale dans laquelle elle baigne ? À travers cette volonté de travestir son visage, Elsa fait du body-art avant l'heure, presque de l'art-thérapie, expose de façon poétique son « moi intérieur », sa singularité. Elle révèle son besoin d'être vue, que l'on se souvienne d'elle, de ses excentricités et de son goût de la provocation. « Sa vie a été une recherche de quelque chose de différent, un perpétuel point d'interrogation³ », confessa-t-elle dans ses Mémoires.

L'anecdote des « graines magiques » marque bien une rupture. Après une jeunesse tourmentée, elle abandonnera d'ailleurs Elsa, ce prénom qu'elle n'aimait pas, pour devenir simplement Schiap. « Appelez-moi Schiap ! » lancera-t-elle à ses amis Cocteau, Bérard, Dufy et Dalí. Il claque sur les lèvres de ses admirateurs et contient à lui seul le caractère volcanique d'Elsa. Et tous de reprendre ce surnom qu'elle s'était créé pour mieux se joindre à ses folies. Leur surréalisme sera son réalisme. Schiap, désormais, allait sculpter les corps des femmes, souligner leurs formes, inventer le « psycho-chic », donner de la couleur, de la fantaisie et même de la folie à ses créations, développant au fil des années une véritable philosophie personnelle de l'art et de la beauté, mais toujours fidèle aux rêves de la petite fille du palais Corsini. En témoignent les fleurs et les papillons qui, comme

dans l'œuvre de son ami Salvador Dalí, orneront ses vêtements, ou encore le bouchon du parfum *Shocking*, créé pour elle en 1937 et pour lequel elle se souviendra de son rêve de petite fille. Un bouquet de fleurs de Bohème pour tout visage coiffera le flacon en forme de buste.

Elsa Schiaparelli marquera l'industrie de la mode par son ton singulier et ses idées volontairement provocatrices. Fascinée par l'avènement de l'ère technologique, par les progrès des matériaux et des techniques de confection, amoureuse de l'avant-garde, au cinéma comme en art, elle deviendra plus qu'une créatrice de mode : un mécène et une artiste, toujours prête à célébrer le progrès et l'innovation, créatrice des défilés-spectacles dès 1934 et pionnière dans la commercialisation du parfum. Volontiers tape-à-l'œil, la « femme Schiaparelli » est portée à l'extravagance comme le rappelle la fameuse Robe-Homard⁴ créée vers 1937 par Salvador Dalí et commandée par la Duchesse de Windsor. Même si, paradoxalement, elle demeure insaisissable, à la fois stricte et intransigeante, mais également dotée d'un formidable sens de l'humour.

Elle nous laisse une autobiographie, *Shocking Life !*, parce que l'envie d'écrire l'avait saisie, une fois qu'elle avait cessé ses activités dans la mode et parce qu'enfant, elle avait voulu être écrivain ou poétesse et qu'elle avait la certitude qu'« une robe ne mène pas, comme un livre, une existence sans accident ».

INTRODUCTION

Elle la nomme ainsi et ses souvenirs sont probablement en partie fantasmés, même si elle prend le temps de ne pas écrire « n'importe quoi ». Peu d'archives solides nous permettent, en réalité, de cerner réellement les contours de sa vie et de sa personnalité. Était-ce parce qu'elle s'était promis de ne jamais permettre qu'un mythe naisse autour de sa personne ?

« *Shocking* » était son expression favorite. Elle en avait fait une devise, un mot d'ordre, une règle de vie. Choquer pour plaire dans un monde où la beauté est une politesse qu'il faut avoir pour briller en société ! Choquant, cet ouvrage de poésies érotiques, *Arethusa*, qui lui valut, dit-on, à l'âge de 20 ans, d'être mise au couvent. Choquants, ses motifs de tatouages, squelettes ou faux cols. Choquants, ces étranges matériaux. Choquant, ce poudrier en forme de cadran de téléphone. Choquante, la combi-pantalon avec d'énormes zips ou cette jupe-culotte qui scandalisa l'Angleterre des années 1930. Choquant ou bien simplement le fruit d'un esprit libre amusé par le surréalisme et l'extravagance d'un Salvador Dalí qui dessine pour elle un homard géant couleur sang, à installer à l'entre-cuisse, sur le devant immaculé d'une de ses robes⁵.

Elsa Schiaparelli, qui se considérait comme une sorte de « jolie laide » et en souffrit toujours, n'en fut pas moins l'un des diamants les plus étincelants de la haute couture des années 1930, mais, en dépit de l'adulation dont elle était l'objet, un diamant solitaire aux facettes multiples et changeantes. Adepte

ELSA SCHIAPARELLI

des qualités et des défauts extrêmes, elle demeure donc une ombre, même en pleine lumière, en recherche perpétuelle de cette beauté, qu'elle avait pensé lui manquer.

C'est à la rencontre d'Elsa autant que de « Schiap » que je souhaite vous entraîner, vers « la suprême évasion qui réside en soi-même », selon ses propres mots⁶.

I

UNE ENFANCE EN ITALIE (1890-1913)

C'est à Rome, sur la rive droite du Tibre, au palais Corsini dont les fenêtres s'ouvrent sur des jardins magnifiques baignés par la lumière de l'automne, qu'Elsa-Luisa-Giovanna-Maria Schiaparelli naît le 10 septembre 1890¹, sous le signe de la Vierge. Une naissance qui, s'il faut en croire l'astrologie, la définit comme un esprit critique, méthodique, logique et rationnel, possédant de grandes capacités intellectuelles mais quelque peu versatile.

Trente ans plus tôt, l'Italie a été unifiée en un royaume gouverné par la dynastie royale de la Maison de Savoie. Victor-Emmanuel II, surnommé le « *Padre della Patria* » – le père de la patrie – régnait alors sur la péninsule. Depuis, son fils, Humbert I^{er}, lui a succédé, mais il jouit d'une popularité moins florissante dans les milieux populaires en raison d'un conservatisme étroit.

Lors d'une interview radiophonique, dans un français parfait twisté de cette langue italienne chargée d'images et de poésie, Elsa Schiaparelli rappellera son attachement aux racines romaines qui ont nourri son enfance : « Je viens de Rome. J'ai habité Rome jusqu'à 16-17 ans. Je suis née dans une maison tout ce qui a de plus romain, dans un vieux palais, dans la vieille partie de Rome. » Ce qui permettra plus tard à Gabrielle Chasnel dite Coco Chanel, son unique rivale, de l'appeler avec dédain « l'Italienne qui déguise les femmes ».

En 1870, Rome est devenue officiellement la capitale de l'Italie, mais Rome est avant tout capitale du monde. Son universalité constitue son essence même. La littérature et le cinéma n'auront de cesse de le rappeler. À la fois ouverte sur le monde et repliée sur une histoire dont l'antiquité touche aux racines de l'Europe, la capitale italienne est un mythe qui appartient à tous. « Tous les chemins mènent à Rome », dit-on. Tout converge vers la ville par excellence : les routes, les hommes, les idées, les talents. Rome n'a rien oublié du temps de sa splendeur et demeure, aux yeux d'Elsa, le lieu de tous les délices. « *Carpe Diem* » est la devise de ses habitants, avec ce petit « grain de folie » en plus qui habitera toujours la créatrice de mode.

Dans la même interview, Elsa fait appel à sa longue mémoire avec une émotion non dissimulée : « Le souvenir que j'ai d'Italie est, justement, un vieux

palais avec beaucoup d'arbres de poivriers, beaucoup de mandarines, les fontaines de Rome et Garibaldi en haut, devant la fenêtre. »

Le lieu, cerné de grands magnolias, est particulièrement magique, même si, comme le rappelle Elsa dans ses Mémoires, l'édifice se trouve entre un asile de fous et une prison. Le palais Corsini date du début du XV^e siècle et se situe dans le Trastevere, le quartier le plus ancien et le plus romain de la ville. Il a été construit pour Raffaele Riario, un neveu du pape Sixte IV². Mais, c'est au XVIII^e siècle, sous l'impulsion de l'architecte Ferdinando Fuga, que l'ensemble a subi d'importantes modifications. En 1736, un autre cardinal, Neri Corsini, neveu lui aussi d'un pape – Clément XII – lui a demandé de réaménager l'ensemble des bâtiments. Le palais a ainsi été doté d'un corps central et d'un double escalier. Une extension qui a permis d'étendre la façade et d'agrandir la surface des lieux afin d'y loger une immense bibliothèque et les collections de peinture de Corsini. Derrière, Fuga a également transformé les jardins en un théâtre de verdure, avec de somptueux parterres de fleurs et de nombreuses fontaines, le tout étagé sur les pentes de la colline du Janicule. Au final, l'ensemble appartient au baroque tardif, aisément reconnaissable à son exubérance formelle et à ses aspects monumentaux.

Des ombres écrasantes hantent les couloirs du palais Corsini. Celle d'Érasme, le célèbre humaniste hollandais, figure majeure de la culture européenne

de la Renaissance ; celle de Michel-Ange, le sculpteur du *David* et le peintre monumental de la Chapelle Sixtine ; celle de Christine de Suède, disciple de Descartes et qui, installée à Rome, y a créé l'Académie d'Arcadie en 1674, une société d'artistes et de lettrés, a fait du palais un musée exceptionnel et y a rendu l'âme en 1689.

Depuis 1883, le palais est propriété de l'État italien. L'Académie dei Lincei y tient séance et les collections de princes Corsini et Torlonia y sont désormais réunies.

C'est donc peu de dire que les lieux où Elsa Schiaparelli voit le jour sont chargés d'histoire et ont contribué à façonner son talent futur, comme elle le rappelle lors d'une interview : « Lorsque vous avez une vocation artistique, ça sert à tout. J'ai passé mon enfance parmi les tableaux et les choses, ça aide énormément³... »

Au moment où naît la future créatrice de mode, dans cette aristocratie romaine de la fin du XIX^e siècle, ses parents sont déjà relativement âgés. Son père, Celestino Schiaparelli, a 50 ans et porte une barbe grisonnante. Sa mère, Maria, à 35 ans, possède une physionomie très douce⁴. Elsa est leur seconde fille. Une sœur aînée, prénommée Béatrice mais surnommée « Bice », l'a précédée en 1882.

C'est sous les ors et les marbres baroques de l'église Saint-Pierre, qu'elle reçoit le nom d'Elsa (un diminutif d'Elisabeth). S'il faut l'en croire, ses parents espé-

raient un garçon et n'avaient pas pensé à lui choisir un prénom. Celui d'Elsa lui aurait été attribué au dernier moment par sa nurse allemande, sa *balia wagnérienne*, à l'improviste, presque par inadvertance, chuchoté sur les fonts baptismaux à l'oreille du prêtre, lui-même probablement embarrassé devant l'hésitation de la famille⁵.

Faut-il voir, dans cette « méprise », le germe de ce qu'elle appellera un jour « sa lutte » ? On peut imaginer combien la déception de ses parents de ne pas avoir d'héritier mâle a pesé sur les épaules de la petite fille. En tant qu'aristocrate, il appartenait à son père d'entretenir et de développer son patrimoine avant de le transmettre en toute logique à un héritier mâle, lequel pourrait transmettre le nom des Schiaparelli. La présence de deux filles au sein de la famille excluait cette possibilité.

En 1890, Rome est toujours tenue par ces grandes familles patriciennes qui en constituent l'élite et ont fait l'histoire de la ville. Selon la tradition antique, les patriciens d'origine descendent des cent familles, les *gentes*, présentes dès la fondation de Rome. Leurs chefs, les *patres*, sont choisis par Romulus et ses successeurs pour former le sénat. Comme le sénat est l'assemblée des *patres* des principales familles, leur pouvoir individuel sur leur propre famille se double d'un pouvoir sur toutes les autres.

C'est là l'origine antique des grandes familles patriciennes, qui forment à Rome une puissante oligarchie.

Un aristocrate a donc une immense responsabilité à leurs yeux : celle de faire perdurer avec succès l'héritage de ses ancêtres. Mais cet héritage, il ne faut pas l'oublier, n'est pas exclusivement matériel. Un patricien romain n'est pas seulement un propriétaire, si richissime soit-il. Il est avant tout l'héritier d'un patrimoine génétique, d'une éducation, d'un système de valeurs, d'un mode de vie. Chez lui, le sens des responsabilités, le respect du devoir, vont de pair avec l'élégance morale et un certain détachement par rapport au monde. Par sa naissance, le patricien romain est pétri de paradoxes.

Héritière de cette tradition, Elsa insufflera également de la fantaisie à un ADN qu'elle ne reniera jamais et qu'elle exprimera, dans le courant de sa vie, par un état d'esprit singulier. Joyeuse de tempérament, aimant l'opulence et le luxe, avide de beautés, elle saura aussi s'affranchir de l'argent. Son héritage ne sera donc ni une obsession ni un fardeau, mais une seconde nature vécue au quotidien dans l'allégresse et le respect des autres.

Celestino Schiaparelli (1841-1919), originaire de la région industrielle du Piémont, apparaît comme le type même de ces *patres*. C'est un orientaliste et un linguiste distingué, bon connaisseur en sanscrit. En 1875, le roi Victor-Emmanuel II, reconnaissant sa valeur, l'a nommé à la tête de la bibliothèque de l'Académie dei Lincei, laquelle se trouve précisément au palais Corsini. Pour être au plus près de ses fonc-

tions, Celestino a donc emménagé sur place dans un vaste appartement donnant sur les jardins.

Solitaire maladivement, érudit incroyablement, il consacre tout son temps libre à ses traductions d'œuvres en langues orientales (arabe, persan, sanskrit)⁶ et à sa collection de pièces anciennes, une passion qu'il partage avec le roi lui-même. Plus tard, il occupera un poste de professeur à l'université de Rome et portera même le titre honorifique de doyen de l'université romaine⁷.

Aux yeux d'Elsa, ce savant réputé semble avoir été un père aimant, mais aussi un homme austère, rigide, qui interdit à sa femme d'assister à toute réception à la Cour, sous le prétexte que l'étiquette l'aurait obligée à porter une robe décolletée. Paradoxalement, il semble très effacé dans une famille à l'évidence marquée par un solide matriarcat.

Les Schiaparelli, il est vrai, sortent de l'ordinaire. Celestino évolue dans un milieu d'intellectuels chevronnés et atypiques, qu'Elsa juge en revanche très laids sur le plan physique. Une de ses sœurs dirigeait tous les couvents d'Italie, l'un de ses frères était astronome et sénateur. Parmi ses cousins, on trouve Luigi, un historien et paléographe qui créera la Schiaparelli Foundation. Un autre, Ernesto, est un illustre archéologue et égyptologue. Fondateur du musée d'égyptologie de Turin⁸, il passe pour l'un des découvreurs de la fameuse Vallée des Rois et en particulier de la

tombe de Néfertiti. L'Orient, on le voit, coule dans les veines de la famille.

Elsa, elle, sera particulièrement proche de son oncle, Giovanni Schiaparelli (14 mars 1835 – 4 juillet 1910), le frère aîné de Celestino. Astronome et directeur de l'observatoire de Brera, à Milan, ce dernier a exploré les chenaux sillonnant la surface de la planète Mars, ainsi que les liens unissant comètes et météorites. Sa découverte des canaux martiens, mythe depuis démonté, fut considérée comme un événement capital dans le monde de l'astronomie. Elsa passait des heures dans sa maison de style Empire, non loin de Milan, bordée d'une allée de cyprès à savourer la polenta, plat national lombard. L'actrice Marisa Berenson, la petite-fille d'Elsa Schiaparelli, raconte « qu'Elsa se plaisait dans la compagnie de cet oncle qui lui racontait les mystères des étoiles et qui lui parlait de la planète Mars comme un voyageur tout juste revenu d'une vallée voisine. Il prédisait un grand avenir à la petite fille car les grains de beauté sur sa joue dessinaient la constellation de la Grande Ourse⁹ ». Elsa, encore enfant, voulait y croire et rêvait déjà à son grand destin. Bien plus tard, elle commandera d'ailleurs au joaillier Jean Schlumberger une broche ornée de la Grande Ourse qui restera l'un de ses bijoux préférés et une sorte de porte-bonheur. Une constellation qu'on retrouvera, brodée en argent, sur une veste de velours bleu de sa collection « Zodiac » en 1938.

UNE ENFANCE EN ITALIE (1890-1913)

Sa mère, Maria-Luisa Madera de Dominichi, apparaît d'une tout autre trempe. Selon Elsa, la beauté est visiblement en partage de son côté et c'est une descendante de la très renommée famille des Médicis qui ont régné en maîtres sur Florence et la Toscane entre le XV^e et le XVIII^e siècle. Ils ont joué un rôle essentiel dans la politique européenne, mais aussi dans le domaine culturel et artistique. Laurent de Médicis, au XV^e siècle, n'a-t-il pas incarné, aux yeux de Machiavel, l'idéal du prince de la Renaissance ? Les Médicis ont donné des papes à l'Église de Rome – Léon X et Clément VII – et deux reines – Catherine, épouse d'Henri II et Marie, épouse d'Henri IV – à la France. Le sang qui coule dans les veines de Maria-Luisa est prestigieux. Si elle compte également des ancêtres à Salerne et en Écosse, si elle appartient à l'aristocratie napolitaine dont elle a pris le goût des mondanités, elle n'oublie jamais cette ascendance florentine.

Curieux personnage, en vérité, que la mère d'Elsa. Si elle passe pour être spirituelle et drôle dans la vie sociale, elle se montre beaucoup plus sévère dans la vie intime et familiale. Sa grand-mère, en partie écossaise, avait grandi dans l'est asiatique avant d'épouser – à douze ans ! – un Italien de Salerne, auquel elle devait donner, avant de mourir à vingt ans, pas moins de cinq enfants. Ce dernier, après avoir été emprisonné par les Bourbons et s'être évadé, a terminé sa vie en Égypte comme conseiller du khédivé.

Orpheline dès l'âge de dix ans, Maria-Luisa a donc assez peu connu sa mère. Elle a été élevée par un tuteur, le comte Seristori, qui habitait Florence. D'où ses évidentes difficultés à assumer pleinement son propre rôle maternel.

Délaissée au profit de Bice, sur laquelle sa mère ne tarissait pas d'éloges, Elsa se replie sur son monde intérieur et affabule, s'inventant un destin d'orpheline pauvre, trouvée et adoptée par ses bons parents. Le mensonge, une fois découvert, lui valut une belle et unique correction administrée par son père ! Dans ses Mémoires, Elsa évoque néanmoins son admiration pour sa tante maternelle, Zia Lilly, une femme d'une grande beauté qualifiée de « sauvage » qui traînait derrière elle une réputation sulfureuse en raison de ses divorces successifs¹⁰. Dès sa jeunesse, elle avait été jugée diabolique par quelques membres puritains de la ville de Naples, en raison de sa démarche chaloupée et langoureuse. D'une nature passionnée et anticonformiste, elle a d'ailleurs fini, elle aussi, par prendre le chemin de l'Égypte en compagnie de son troisième mari.

C'est de ce pays lointain que Zia Lilly faisait parvenir à sa sœur des objets exotiques et de magnifiques étoffes brodées aux couleurs flamboyantes qui, déjà, fascinaient la petite Elsa. Ce luxe oriental alimentait ses rêves et faisait entrer une bouffée d'air frais dans le monde poussiéreux, austère et désespérément clos du palais Corsini.

Portée par cette imagination exacerbée, Elsa n'en est pas moins décrite comme une personnalité difficile, turbulente et rebelle. Âme singulière, elle passe des heures à rêvasser, mais aussi à lire et à fureter dans la bibliothèque de son père, qui lui procure un délicieux sentiment de paix intérieure. La bibliothèque des Lincei lui semble immense avec ses colonnades et ses immenses mappemondes sous des ciels peints à la main en bleu azur et rouge sang. Touche à tout douée d'intelligence rapide, elle sait tirer profit de n'importe quel sujet et en nourrir son imaginaire. Ainsi, sa collection « Zodiac » aurait été directement inspirée des représentations planétaires présentes à la bibliothèque des Lincei. Elsa dévore *Shéhérazade* et *Les Mille et une nuits* ou encore les récits de voyage de Marco Polo. Les manuscrits enluminés de son père l'émerveillent.

Plus important encore, la petite fille a fait une découverte qui stimule sa sensibilité artistique. Dans le grenier de l'appartement familial, elle a trouvé des malles remplies de vêtements. Sa mère, en effet, a conservé, non seulement sa robe de mariée, mais la plupart de ses robes de jeune fille, longues, épaulées, corsetées, à tournure et chatoyantes. Les petits cousins blancs que les femmes portaient sous les robes sont si seyants pour rehausser la poitrine et accentuer les courbes. Fascinée, Elsa a tout essayé : lingerie et dentelles, jupes et chemisiers, étonnée que sa mère ait pu suivre une mode très fantaisiste par rapport à

celle qu'elle lui connaissait désormais et qui ne cessera de l'inspirer pour la réinventer par la suite, à sa manière et avec excès.

C'est à cette même époque qu'elle fait ainsi remonter l'origine du rose shocking. Une couleur, qui deviendra son emblème, et qui l'aurait étrangement frappée alors qu'on l'avait abandonnée dans sa poussette le long d'un parterre de bégonias roses et de poivriers. Une couleur et une senteur que l'on retrouvera plus tard dans son parfum *Shocking*.

Une vie se cristallise parfois autour de quelques souvenirs d'enfance. Au palais Corsini, Elsa trouve à la fois un terrain de jeu et un royaume qu'elle peuple de ses rêveries solitaires. Lorsqu'il lui arrive de le quitter, c'est seulement pour aller en promenade en compagnie de sa mère ou d'une gouvernante zouloue ou allemande. Sur une photo ancienne, on peut la voir coiffée d'un immense chapeau brun orné d'un gigantesque nœud, disproportionné pour sa taille au point de dissimuler son visage. Elle porte une robe en tartan, au plastron de velours noir dont les manches sont à gigot. Chaussée de bottines, elle tient la main gantée de sa mère, elle-même vêtue d'une veste claire aux manches également à gigot, la taille bien prise sur une jupe à mi-chevilles et chaussée de bottines. Un chapeau trop petit découvre le visage de Maria-Luisa qu'éclaire un regard droit et assez dur. À contempler cet air autoritaire, on ima-

gine la distance respectueuse d'Elsa envers sa mère, ses craintes peut-être.

Cette sévérité n'est pas non plus sans rapport avec le sentiment religieux dans lequel baigne la famille Schiaparelli. N'oublions pas que nous sommes à Rome, le cœur du monde chrétien et que, pour les grandes familles patriciennes, les valeurs spirituelles sont inséparables d'une culture et d'un mode de vie. La tante paternelle d'Elsa, on l'a vu, est la mère supérieure de l'ensemble des couvents d'Italie¹¹. Bice, de son côté, nourrit une foi qui frise la bigoterie au point, d'après Elsa, d'avoir voulu être religieuse. Elle fut forcée par leurs parents à se marier et eut deux fils pour qui elle fut une merveilleuse mère. Cependant, après un mariage malheureux, elle terminera sa vie à peindre des fresques religieuses.

Elsa, elle, en raison de son ouverture d'esprit, est profondément portée vers le mysticisme et se pose des questions d'ordre existentiel dès son plus jeune âge et auxquelles la préparation religieuse de sa première communion n'a pas totalement répondu. Elle en déduit que « la croyance est nécessaire à l'âme et les plaisirs au corps, mais la croyance demeure une abstraction, tandis que les satisfactions du corps sont de courte durée¹². » De ses heures passées enfant à écouter des lectures de la Bible qui la fascine, dans les écoles religieuses et les couvents les plus huppés, aurait-elle intégré inconsciemment ces influences religieuses pour les incorporer dans certaines de ses

« créations haute couture » ? Ne peut-on voir, par exemple, le reflet en miroir des soutanes noires et blanches des prêtres romains ou des habits de nonnes, dans les formes fluides des robes Schiaparelli ?

Son tempérament naturellement impétueux pousse malgré tout Elsa à s'élever contre la rigidité des observations de sa famille. De nature timide et anxieuse, elle dissimule ces deux traits de caractère sous une forme de brusquerie, de maladresse. Entre un père strict mais aimant, une mère critique et exigeante et une sœur belle et adulée, Elsa n'a d'autres choix que de se rebeller. Et pour cela, elle ne manque pas d'imagination ! Un jour, elle tente ainsi, à l'image du Christ, de marcher sur l'eau, en réalité une bassine de chaux vive. Le miracle n'a pas lieu. Jamais découragée, elle a quelque temps plus tard – elle est alors à peine âgée de sept ans – une idée tout aussi folle. Ayant découvert avec émerveillement le dessin d'une « machine volante » exécutée par Léonard de Vinci, elle se précipite dans le vide du deuxième étage du palais, armée d'un simple parapluie. Là encore, le mythe d'Icare ne lui servira de rien. Heureusement, son ange gardien veillait sur elle, à moins que ce ne fût plutôt et plus prosaïquement un tas de fumier, abandonné fort opportunément dans le jardin en contrebas, qui amortira la chute¹³. Un souvenir qui lui inspirera, en 1936, sa collection « Parachute ».

Une autre fois, elle lâche des puces sous la table d'un dîner mondain auquel on lui a refusé d'assister.

UNE ENFANCE EN ITALIE (1890-1913)

Ou bien elle disparaît en se mêlant à une manifestation communiste sur la Piazza Venezia. Échappant à la surveillance de son entourage, elle assiste aux affrontements et suit le cortège jusqu'à la colline du Quirinal. Elsa s'amusera follement et rentrera chez elle en fiacre, attendue sur le pas de la porte par son père. Depuis des heures, la police recherchait la petite fille qui n'était pas rentrée de l'école.

On imagine aisément l'indignation et la peur que suscite cette dernière « échappée belle ». Depuis la fin du XIX^e siècle, l'Italie vit une crise politique d'une gravité exceptionnelle. Le progrès économique, le développement d'un empire colonial ne sont pas parvenus à triompher de la pauvreté endémique qui sévit dans certaines régions du pays. Le socialisme et l'anarchisme alimentent l'agitation des milieux populaires. En 1898, les émeutes ouvrières de Milan ont été durement réprimées par le général Bava. Le 29 juillet 1900, le règne d'Humbert I^{er} s'achève d'ailleurs dans le sang. Surnommé *Re Mitraglia* – le roi de la mitraille – il est assassiné par un anarchiste, Gaetano Bresci.

Comment la famille d'Elsa ne s'inquiéterait-elle pas d'une telle disparition ?

Mais la petite fille n'en a cure. Décidée à braver tous les interdits, elle manifeste un désintérêt presque total pour les cours et, surtout, se montre rétive à toute discipline. À la rigueur des études conventionnelles, elle préfère la fantaisie et donner libre cours

à son imagination. Confiée à des établissements huppés, elle intègre successivement un établissement catholique, puis une école protestante plus stricte encore, dirigée par une vieille fille mais considérée comme le meilleur collège de Rome. Rien n'y fait. Elsa s'ennuie et refuse de se conformer aux règlements en vigueur. Habitée par le sentiment douloureux d'être incomprise de son entourage, elle se réfugie dans la poésie où elle étale son spleen, sa marginalité aussi. La « bonne conduite », que ses parents voudraient lui voir tenir, n'est décidément pas faite pour elle.

Lassés par ses accès de rébellion, désespérés par son comportement trop « original », ses parents l'enferment alors dans le très select couvent de Luccesi. En confectionnant pour ses camarades de classe de mirifiques corsages, enluminés de dentelle, elle gagne son premier « argent de poche ». Mais, au grand dam des Schiaparelli, Elsa s'accommode de cet « exil », se purléchant de tous les péchés dont elle apprend la liste dans le catéchisme et qu'elle pourrait commettre. Elle découvre avec fascination le mot « fornicuer » dans un dictionnaire et se confesse habilement de ce péché qui, à n'en pas douter, doit la réjouir plutôt que la culpabiliser. C'est le renvoi immédiat ! Ce ne sera pas le dernier. Elsa a gagné. À 13 ans, elle connaît son premier baiser, lors d'un flirt innocent et avouera plus tard en avoir apprécié la sensation.

C'est à cette époque que son père l'emmène en Tunisie. Dès leur arrivée, le père et la fille sont reçus chez de nombreux amis. Elsa en garde le souvenir de jardins merveilleux, d'avoir appris à manger avec les doigts et d'avoir été demandée en mariage par un dignitaire arabe des plus puissants ! Quand son père lui en fait part, Elsa en tire un sentiment merveilleux, celui d'être devenue une femme. Enthousiaste et romanesque, elle prie son père d'accepter la demande, ce que Celestino refuse, trouvant sa fille bien trop jeune ! Cette anecdote eut un véritable retentissement sur le plan psychologique, comblant son manque de confiance en elle par l'assurance de son pouvoir de séduction. Bien souvent, elle se mit à regretter plus tard cette vie paisible, qu'elle aurait pu mener, loin des tracas et des désordres matériels qu'elle allait ensuite connaître.

Elle a maintenant dix-huit ans et on s'accorde sur la nécessité de lui laisser un peu la bride sur le cou. Sa mère plaide en sa faveur pour que lui soient octroyés régulièrement un peu d'argent et la possibilité de choisir ses vêtements. Soulagée, elle peut enfin s'affranchir des tartans à col noir choisis par sa mère et ajouter de la couleur à ses tenues¹⁴. La somme était modeste mais la jeune fille s'en tirait très bien, inventant la formule du « deux pièces » pour simuler un vestiaire bien garni. « Le cousu Schiap » était né non du hasard mais de la nécessité. On la voit sur la plage au bord de la mer, entre son père et sa mère. Elle s'est confectionné une tenue

souple de couleur blanche. Une longue blouse, brodée sur les bords à l'image d'une tenue folklorique, est prise à la taille par une ceinture de couleur similaire à celle des broderies. Un béret tricoté coiffe ses cheveux coupés court. Sa silhouette est souple, mobile et son air assuré semble lancer un défi à la vie. Sur une autre photographie, alanguie dans l'herbe et toujours vêtue de blanc, elle a personnalisé sa robe par quelques accessoires : un long collier baroque, une ceinture de bijoux et une ombrelle venue d'Asie. De quoi rompre enfin avec la monotonie de ses précédentes tenues et imposer son propre style vestimentaire.

Aux yeux des Schiaparelli, cette relative liberté ne résout cependant pas tous les problèmes que leur cause leur turbulent rejeton ! En âge de se marier, Elsa pourrait quitter le domicile familial et soulager définitivement ses parents. Hélas, elle ne semble guère intéressée par les différents partis qu'on lui propose. Elle rejette ainsi un prince russe qu'elle juge trop laid, avec ses petits yeux obliques et son collier de barbe¹⁵. À l'inverse, tous les jeunes hommes qui attirent son attention n'obtiennent pas l'approbation de Celestino et Maria-Luisa. Elsa multiplie les flirts et elle tombe amoureuse, il est vrai, de Pino, un beau Napolitain sans le sou, dont on s'empresse de la séparer.

Pour la distraire et tromper son attente, Celestino l'entraîne au théâtre, au concert et à l'opéra. Ce monde la charme infiniment. Au point qu'un an plus tard à peine, sans grandes connaissances techniques,

elle commence à écrire quelques articles sur la musique, en exprimant son extrême sensibilité et l'anticonformisme qui, déjà, la caractérise. L'un de ses biographes, Palmer White, nous apprend même qu'une carrière d'actrice aurait pu l'inspirer, mais que son père ne l'aurait jamais permis¹⁶. Elsa confesse ce désir inassouvi de devenir actrice de théâtre dans ses Mémoires : « La sublime possibilité de pouvoir interpréter des situations de toutes sortes, de pouvoir jouer une pièce devant un public passionné, de pouvoir rire et pleurer à volonté, de pouvoir être cruelle ou tendre, jeune ou vieille... oui, cela je l'aurais aimé. Et plus d'une fois, j'ai vécu dans mes rêves cette carrière¹⁷. »

Galvanisée plutôt que découragée par les obstacles, Elsa cherche sa voie. Elle se passionne pour l'art et la philosophie, s'intéresse à Nietzsche, à Eleonora Duse – la grande comédienne, rivale de Sarah Bernhardt –, à Maria Montessori, médecin et créatrice d'une méthode pédagogique qui porte son nom. Philosophe dans l'âme, elle racontera que *l'Éthique* de Spinoza et les *Confessions* de Saint-Augustin étaient alors ses livres de chevet. Son père lui permet même d'assister à des cours de l'université de Rome¹⁸. C'est à cette époque, en effet – vers 1910 – que Celestino Schiaparelli a quitté la bibliothèque de l'Académie dei Lincei pour prendre la chaire de langue et littérature arabe à l'université. La famille a donc quitté le palais Corsini pour s'installer dans un appartement neuf de la place Santa Maria Maggiore, sur la via Nazionale, qui a

une magnifique vue sur la basilique. Mais l'habitation est bien moins propice à la rêverie, n'offrant plus ni jardin fleuri ni grenier cachant des trésors et encore moins une bibliothèque pour lire et s'isoler.

Se sentant de plus en plus seule au sein de sa famille, la littérature et l'écriture sont désormais ses principaux dérivatifs. Elle avait découvert la poésie dès l'âge de 13 ans, elle se lance à corps perdu dans l'écriture de textes comme une urgence, un rapt, une thérapie. Elsa s'isole comme elle le peut. Le parfum des racines d'iris en provenance de la lingerie lui donne l'illusion d'être en pleine campagne toscane, car cette fleur précieuse fait la richesse de la région. Son évasion est totale quand elle réussit à s'extraire de la morosité de son quotidien par une forme de transe littéraire. Tantôt, elle se met dans un état proche de la somnolence, seule dans le salon de sa mère totalement clos et sans lumière. Il y flotte des notes de santal, qui selon Elsa donnent à son sanctuaire quelque chose de « pervers ». Elle aspire la senteur confite par l'absence d'air jusqu'à l'ivresse. Cette ébriété olfactive l'étourdit jusqu'au plaisir. Cet état la désinhibe, l'autorisant à raconter sur un mode poétique ses chagrins et ses amours avec autant de volupté que de mysticisme. Ses poèmes suscitent l'admiration de son cousin Giustino, plus âgé et critique d'art. Enthousiaste, celui-ci lui suggère de les envoyer à un éditeur milanais, Riccardo Quintieri, lequel se propose de les publier¹⁹.

UNE ENFANCE EN ITALIE (1890-1913)

Nous sommes en 1911 et Elsa, désormais âgée de 21 ans, fait son entrée en littérature avec un recueil nommé *Arethusa*. L'honnêteté oblige à dire que ces textes, où la naïveté côtoie une certaine sensualité, sont loin du chef-d'œuvre accompli. D'ailleurs, elle confessera plus tard, après les avoir relus, rougir de leur candeur et ne pas en être très fière. Plus tard, la revue futuriste romaine, publiée entre 1944 et 1946, portera le nom d'*Arethusa*. Coïncidence ou hommage ? Nul ne le sait. Arethusa (ou Aréthuse en français) est la nymphe qui, jaillissant de la limpide source de Syracuse, a été transformée en fontaine par Diane alors qu'elle était poursuivie par un chasseur. Or, les fontaines, celles de Rome comme celles du palais Corsini, ont toujours inspiré Elsa.

Le recueil de ces poèmes, davantage sensuels qu'érotiques, fait l'objet de quelques critiques, principalement dans les journaux italiens²⁰, mais également dans des revues en anglais et en allemand²¹. L'ouvrage *Elsa Schiaparelli's Private Album*, publié en 2014 par Marisa Berenson reproduit quelques-unes des coupures de presse en italien sur *Arethusa*. La dédicace d'Elsa est assez éloquente sur son état émotionnel du moment :

« À qui j'aime
À ceux qui m'aiment
À ceux qui m'ont fait souffrir²² »

Admiré de quelques critiques, *Arethusa* n'en fait pas moins scandale chez les Schiaparelli. Les textes sont jugés trop osés et même dégradants²³. Son père, Celestino, va jusqu'à refuser d'ouvrir le recueil tout en affirmant de façon péremptoire qu'il trouve les vers de sa fille abominables. En désespoir de cause, Celestino et Marie-Luisa décident de l'envoyer dans une pension en Suisse allemande, afin de calmer ses ardeurs. Cloîtrée, elle est épiée par les religieuses, y compris pendant le bain qu'elle doit prendre en chemise, comme l'imposent les usages de l'époque. La nudité, même dans l'intimité, n'est pas tolérée dans les pensions de jeunes-filles, sous le prétexte que cela pourrait conduire à tout ce qui est considéré comme déviances, en particulier les plaisirs saphiques. À bout de nerfs, elle entame une grève de la faim. Ému par sa détresse, son père cède et la ramène finalement à Rome.

Fidèle à elle-même, Elsa ne saurait s'arrêter en si bon chemin. Elle continue de jouer la provocation en collectionnant les flirts avec de jolis garçons, qui arborent pour lui plaire un mouchoir ou une cravate mauve, sa couleur préférée. Son cœur d'artichaut, sa volonté de séduire par besoin d'être aimée, effraient tant ses parents qu'ils font pression sur elle pour qu'elle accepte enfin les faveurs de son soupirant russe, décidément tenace.

Pour Elsa, la pression devient chaque jour plus forte. Toute son éducation la rappelle à l'ordre. Si elle sait qu'elle peut compter sur une famille unie,